

Ce que sait la main. La culture de l'artisanat, R. Sennett

Albin Michel, Paris (2010). 405 p.

Alexandra Bidet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sdt/10908>

ISSN : 1777-5701

Éditeur

Association pour le développement de la sociologie du travail

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2011

Pagination : 437-439

ISSN : 0038-0296

Référence électronique

Alexandra Bidet, « Ce que sait la main. La culture de l'artisanat, R. Sennett », *Sociologie du travail* [En ligne], Vol. 53 - n° 3 | Juillet-Septembre 2011, mis en ligne le 26 novembre 2018, consulté le 15 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/sdt/10908>

Ce document a été généré automatiquement le 15 novembre 2019.



Sociologie du travail is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International License.

Ce que sait la main. La culture de l'artisanat, R. Sennett

Albin Michel, Paris (2010). 405 p.

Alexandra Bidet

RÉFÉRENCE

Richard Sennett, *Ce que sait la main. La culture de l'artisanat*, Albin Michel, Paris, 2010, 405 p.

- 1 Les sciences sociales n'ont-elles jamais pris au sérieux le plaisir du travail bien fait ? En consacrant ce livre au « bon travail », Richard Sennett répond, à un demi-siècle de distance¹, à son professeur Hannah Arendt, pour « arracher l'*animal laborans* au mépris avec lequel elle l'a traité ». Autour de l'*animal laborans*, pour qui le travail est une fin en soi, et de l'*Homo faber*, qui fait et qui juge sa propre pratique, l'auteur organise le premier volet d'un triptyque sur la technique et la culture matérielle. Non seulement la fabrication la plus concrète peut être source de valeurs sociales, religieuses ou politiques, mais l'*animal laborans* est même susceptible de guider l'*Homo faber* : « les gens peuvent s'instruire d'eux-mêmes à travers les choses qu'ils font ». L'ouvrage est porté par une critique de l'intellectualisme, ordinaire ou savant, qui oppose la tête et la main, la pratique et la théorie, le fabricant et l'utilisateur, l'artisan et l'artiste, etc., et par le souci de mettre en évidence, contre une longue tradition, la portée éthique et politique du travail comme *action*—H. Arendt opposait cette catégorie noble au *labor* et à l'*œuvre*, pour la réserver à l'intervention dans les affaires de la Cité.
- 2 Le livre, d'une écriture très accessible et à dominante historique, multiplie les plongées, à travers de riches récits, dans des temps et des espaces variés, souvent lointains, parfois très proches. Il emprunte ses matériaux à l'historiographie récente et à la littérature sociologique. Suivant une logique un peu kaléidoscopique, nous passons du travail de l'argile et de l'histoire de la brique dans la Rome antique — qui montre l'importance culturelle d'un matériau, et permet d'observer un lien particulier entre

métier et politique —, au cas de musiciens, de programmeurs de Linux, ou encore de ces immigrés japonais rencontrés par l'auteur dans un bar à sushi de New York, en passant par les presses du Paris des Lumières ou les orfèvres de la Renaissance. Ces derniers, à travers des personnages précis, permettent à l'auteur de préciser la signification de l'autonomie comme « pulsion venue de l'intérieur qui nous pousse à travailler de manière expressive, pour nous-mêmes », et d'opposer sociologiquement art et métier. Mais ni la figure romantique, ni le maître artisanal n'ont le monopole de la singularité : « nous réalisons quelque chose de singulier chaque fois que nous résolvons des problèmes pratiques épineux, aussi modestes soient-ils ».

- 3 L'ouvrage ne porte ni sur l'artisan ni sur l'artisanat, contrairement à ce que suggère la traduction française des titres de ses trois parties : *Artisans, Métier, Artisanat*. Elle rend mal compte de la généralisation progressive de la question, bien déclinée en anglais : *craftsmen, craft, craftsmanship*. R. Sennett nous met lui-même en garde : « le *craftsman*, l'homme de l'art, est une catégorie plus inclusive que l'artisan : il représente, en chacun de nous, le désir de bien faire quelque chose en soi, concrètement » ; il « illustre la condition humaine particulière de l'engagement ». Elle concerne tout travailleur, pour autant qu'il s'intéresse à son travail, en soi et pour soi. À travers l'engagement du travailleur, c'est jusqu'à celui du parent ou du citoyen qu'il s'agit d'éclairer, dans leurs dimensions éthique et politique.
- 4 R. Sennett fait sien l'espoir des Lumières, pour qui la capacité de tout un chacun à faire du bon travail étaye la revendication d'une plus grande égalité. Apprendre à bien travailler rendrait les êtres humains plus aptes à se gouverner : « nous voudrions que l'aptitude partagée au travail nous apprenne à nous gouverner et à tisser des liens avec les autres citoyens sur un terrain commun ». L'ouvrage chemine ainsi du souci de bien faire, qui est un motif de fierté et nous ancre dans une réalité tangible, à la question de la démocratie comme mode de vie à cultiver. La « fabrication des choses » est en effet, dans une tradition qui remonte à John Dewey—dont R. Sennett nous rappelle qu'il s'est « directement intéressé à la condition de l'*animal laborans* » et « plaidait pour un socialisme fondé sur l'amélioration de la qualité de l'expérience des gens au travail » — une école d'attention et d'exploration partagée des plus propices à une réflexivité de la société sur elle-même. L'auteur part ainsi de choses apparemment mineures, comme le souci du travail soigné, les moments d'engagement dans une « curiosité gratuite », le plaisir en soi du mouvement, pour nous montrer que si « le rythme de la pratique est en soi engageant », cet engagement, en favorisant l'anticipation des conséquences, l'expérimentation et la révision des façons de faire, possède une valeur éthique et politique majeure. R. Sennett rejoint ici directement le « foyer philosophique » qui attise son argument, avant de se déployer plus explicitement dans le dernier chapitre et la conclusion intitulée « L'atelier philosophique » : « le pragmatisme entend souligner la valeur des questions éthiques qu'on se pose au cours du travail ; il conteste l'éthique d'après-coup ». Nous sommes ainsi invités à pénétrer la dynamique temporelle du travail, ses étapes, ses séquences, ses pauses, là où nous nous interrompons et interrogeons ce que nous faisons, progressant dans notre art : comprendre ce développement, c'est « contrer la conviction d'H. Arendt que l'*animal laborans* est aveugle », qu'en général les gens absorbés dans une tâche sont amoraux, et ne comprennent pas ce qu'ils font ». « Faire, c'est penser » est au contraire le *leitmotiv* du livre, dont la version anglaise comporte cet *incipit* : « travail, opium unique ».

- 5 C'est dans sa dernière partie, aux chapitres intitulés *Quality-driven work* et *Ability*, que l'ouvrage rejoint le plus directement les questionnements actuels de la sociologie du travail.
- 6 Qu'est-ce qu'un travail de qualité ? Dans quelles situations ce souci disparaît-il ? Si « la qualité est davantage un problème qu'un objet de réclame », l'expression renvoie chez R. Sennett à l'effort obsessionnel investi dans la fabrication d'un objet ou la formation d'une compétence, qui est « le propre des grands travailleurs », mais « est également, de manière plus essentielle, caractéristique d'actions aussi bien petites que grandes ». Le danger que les obsédés de l'excellence font courir aux autres se cristallise dans la figure de l'expert, d'autant plus qu'il est isolé, voire « antisocial », et met alors l'accent sur la « comparaison envieuse ». Le cas de l'industrie boulangère de Boston vient l'illustrer. Quand il s'agit d'examiner si un bon usage de l'obsession est possible, le cas du philosophe L. Wittgenstein travaillant à la construction d'une maison pour sa sœur, en quête d'une perfection idéale, vient souligner *a contrario* la valeur positive de la contingence et de la retenue ; la qualité du travail va alors avec son ouverture sur l'extérieur et s'apprécie en termes d'expérimentation partagée, de tâtonnement collectif. R. Sennett discute à cette occasion les catégories wébériennes d'« ascèse intramondaine » et de « vocation » (*Beruf*).
- 7 La proposition la plus controversée a trait, selon l'auteur, à l'*ability*. Elle prolonge le retour de J. Dewey sur la dichotomie entre jeu et travail, qui n'y voyait qu'une différence temporelle. Si la capacité de bien travailler est pour R. Sennett « assez bien partagée entre les êtres humains » et « à peu près également », elle se manifeste dans le jeu « avant d'être élaborée dans les facultés de localiser, de questionner et d'ouvrir les problèmes du travail » : dans le jeu, il s'agit déjà d'apprendre à être sociable, en créant et en expérimentant, dans le cadre de règles et d'un dialogue avec des matériaux. Le fondement de la citoyenneté serait-il alors d'apprendre à bien travailler ? Les raisons « artisanales » de souscrire à la foi du pragmatisme en la démocratie résident pour l'auteur dans les « capacités que mobilisent les hommes pour cultiver leurs compétences ». En particulier, « l'autonomie (*self-rule*) suppose la capacité des citoyens de travailler collectivement sur des problèmes objectifs, de se méfier des solutions rapides ». Pour bien travailler, les gens « doivent être libérés de la relation moyens-fins » afin de se focaliser sur les objets eux-mêmes et les pratiques impersonnelles, celles qui sont le fruit d'une expérimentation partagée, à travers l'examen critique qu'offrent la répétition et la modulation. Il ne s'agit pas seulement là de « se débrouiller » : « faire du bon travail suppose de se montrer curieux, de chercher et de tirer les leçons de l'ambiguïté ». Ou, dans une veine toute pragmatiste, l'imagination comme le premier instrument du bien.
- 8 Que reprocher à cet ouvrage ? Si R. Sennett rejoint explicitement le jeune Karl Marx technologue, qui définit le travail comme l'activité qui, en transformant la nature, « donne forme » au moi et aux relations sociales (*Man as his own maker*, s'intitule le prologue), le parti pris de « ce que sait la main » et des formes de « *material consciousness* » aurait pu être plus prononcé. La perspective diachronique regarde parfois de plus près les formes sociales du travail que le contenu de celui-ci. En dehors de considérations un peu générales (mais exemptes de nostalgie) sur le machinisme, ou sur le remplacement du dessin à la main dans le cadre de la conception assistée par ordinateur, on apprend en effet peu de choses sur l'histoire de la main et des formes de technicité ; André Leroi-Gourhan n'est que mentionné. À défaut, et suivant le précédent

opus de l'auteur sur le travail (*The Corrosion of Character. The Personal Consequences of Work in the New Capitalism*, 1998), on pourrait être alors tenté de rabattre les sources contemporaines de désorientation sur le seul contexte économique. Mais suffit-il à comprendre le « triomphe des jobs » sur la carrière, ou l'importance accordée à l'entretien d'un « portefeuille de compétences » relativement au mûrissement d'une seule aptitude ? Ces tendances heurtent le désir ordinaire de bien faire, d'être un bon *craftsman*, et manifestent la méconnaissance de l'exigence anthropologique de cumulativité de l'expérience. Mais peut-on comprendre leur genèse, ou espérer les contrarier, sans se pencher sur la transformation structurelle des formes de technicité ces cinquante dernières années ?

NOTES

1. L'édition originale est parue en 2008 : Richard Sennett, *The Craftsman*, Penguin Books, London, New York.

AUTEURS

ALEXANDRA BIDET

Centre Maurice Halbwachs, CNRS, 48, boulevard Jourdan, 75014 Paris
alexandra.bidet[at]ens.fr